

DOSSIER DE PRESSE

MAPPING AT LAST — THE PLAUSIBLE ISLAND

CLAIRE ANGELINI, CRISTINA BARROSO, BENOÎT BILLOTTE,
CHARLIE CHINE, SÉBASTIEN CABOUR & PAULINE DELWAULLE, MAR-
CEL DINAHET, JULIETTE FECK, WILLIAM GAYE, MAXIME LAMARCHE,
AURÉLIEN MAUPLLOT, FRANÇOIS RÉAU, ESTEBAN RICHARD,
SUZANNE, CAPUCINE VEVER
COMMISSARIAT : LÉO MARIN



William Gaye, Cyanotype #01 - Benodet, 2018, cyanotype sur toile, 85 x 120 cm

Du 15 février au 6 avril 2019

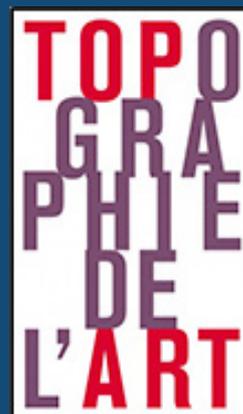
Vernissage le 15 février 2019

Lancement du catalogue et performance de SUZANNE
le 15 mars 2019

Contacts :

leoalbanmarinlettry@gmail.com / 06 16 03 79 59

topographiedelart@orange.fr / 01 40 29 44 28



Mapping At Last — The Plausible Island

Paris,
Le 17 décembre 2018
11 h 51 p.m.

« Je me dis que c'était peut-être la vraie nature de l'art que de donner à voir des mondes rêvés, des mondes impossibles, et que c'était une chose dont je ne m'étais jamais approché, dont je ne m'étais même jamais senti capable. »

Michel Houellebecq, La possibilité d'une île, 2005

The Plausible Island

En 2016, j'entamais mes recherches sur l'utilisation de la cartographie et de la topographie comme médium chez les artistes contemporains avec Mapping At Last à la Galerie Eric mouchet. Cette exposition fut pour moi l'occasion de commencer, littéralement, un atlas de cette pratique. Avec 13 artistes de tous âges et genres confondus, nous entrons dans un espace où les productions aussi faisaient la part belle à la majeure partie des pratiques artistiques connues. Du dessin à l'installation en passant par la vidéo et le son, nous avons pu ensemble appréhender avec plaisir les nombreuses variantes cartographiques qui nous faisaient face alors.

L'exposition Mapping At Last — The Plausible Island, n'est pas véritablement une suite à ce premier volet. Elle est plutôt à considérer comme une plongée plus lointaine encore, un approfondissement de cette recherche, avec un champ thématique plus restreint, toujours appliqué à la carte, au déplacement et à sa retranscription artistique : celui de l'île. Avec la simple, seule et bonne raison que l'île est de par sa nature, la source de nombreuses cartographies, scientifiques ou fantasmées.

The Plausible Island explore avec 14 artistes, duos d'artistes, ou groupes d'artistes, les transcriptions réelles ou fictives du chemin qui mène jusqu'à l'île ou bien ceux qui nous ramène sur le continent.

Pour autant, il ne nous faudra pas seulement considérer dans cette exposition l'île comme ce qu'elle est de plus simple. Il y a les îles qui existent et que l'on connaît, mais il y a aussi les îles que l'on phantasma, que l'on imagine et qui nous font rêver. Il y a ces îles imaginaires et celles trop hostiles à l'homme pour que nous puissions nous y rendre. Il faudra aussi se rappeler que le chemin vers une île est un trajet que l'on projette et que l'on rêve avant de l'entreprendre, tout autant que le rêve de quitter une île qui peut être une prison géographique, pour un individu ou toute une communauté.

Plus encore, il est à noter qu'une île est une entité séparée d'un grand reste. En cela nous pouvons donc tous être considérés comme des îles les uns par rapport aux autres. Chacun à la recherche de son île intérieure pour trouver son trajet vers l'autre.

The Plausible Island, du 16 février au 6 avril 2019, à l'Espace Topographie de l'Art, avec Claire Angelini, Christina Barroso, Benoît Billotte, Charlie Chine, Sebastien Cabour & Pauline Delwaulle, Marcel Dinahet, Juliette Feck, William Gaye, Maxime Lamarche, Aurélien Mauplot, François Réau, Esteban Richard, SUZANNE, Capucine Vever.

Leo Marin

Claire Angelini

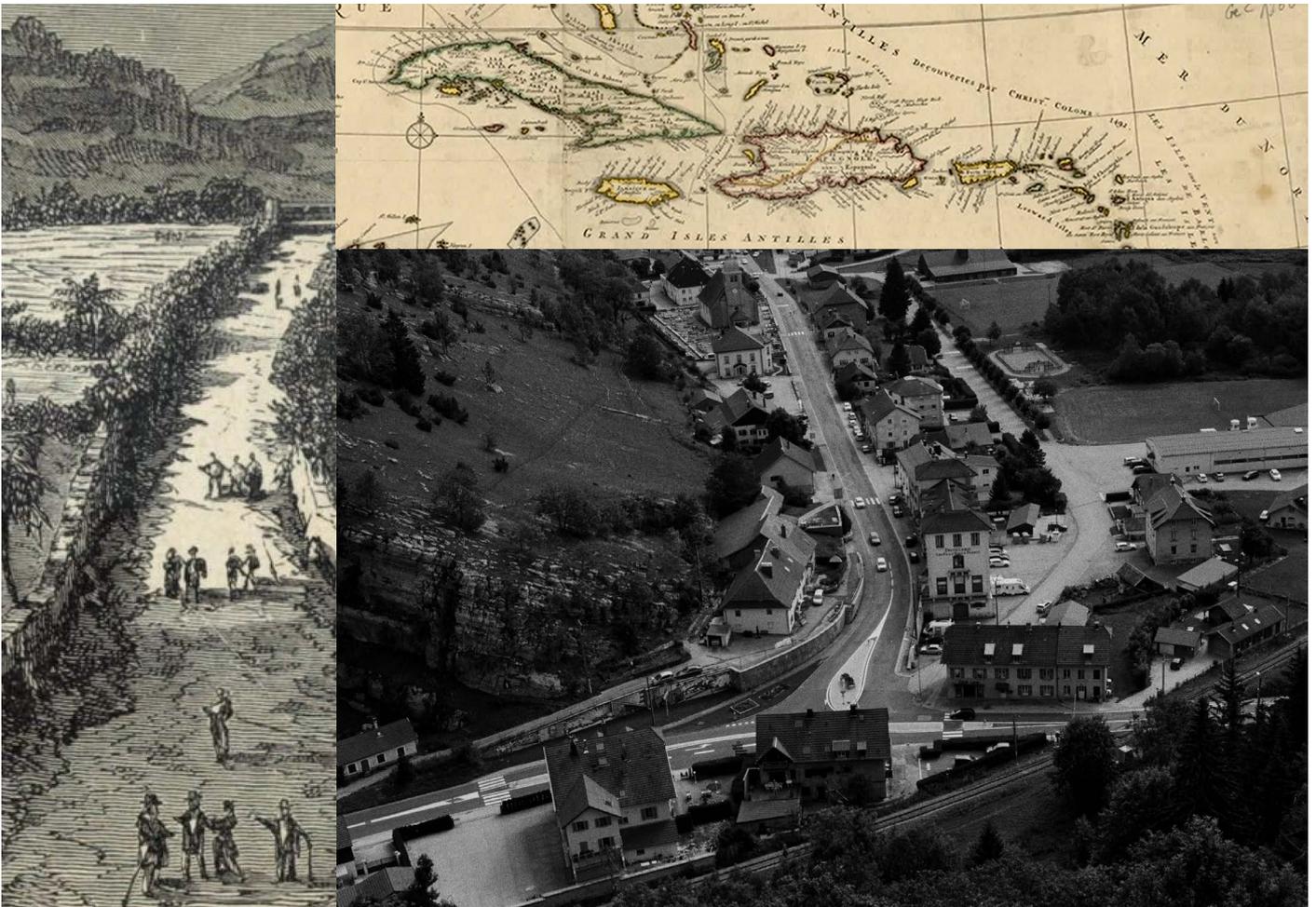
Artiste visuelle utilisant le médium vidéo (en projection cinéma, mais aussi en installation) ainsi que le dessin et la photographie, Claire Angelini s'intéresse aux plis de l'histoire contenus dans les traces physiques affleurant à la surface des terrains, mais aussi enfouis dans l'épaisseur des textes, des événements et des archives.

Ce nouveau projet approfondit son travail d'articulation entre le médium livre, l'objet cartographique et la forme filmique. Il prolonge une réflexion égrenée au fil de ses films et installations sur la relation entre l'émancipation révolutionnaire et la décolonisation, cette fois-ci en Haïti, entre insularité et continentalité.

Plus précisément, elle retrace là, sous une forme insulaire et fragmentaire, quelques moments du trajet de Toussaint Louverture (Homme politique français des Antilles 1743-1803). Entre passion révolutionnaire et exil mortifère, tout comme la migration concrète de sa geste émancipatrice dans l'histoire du cinéma.

Mis en relation direct avec certains projets de films du cinéaste soviétique d'avant-garde Sergueï Eisenstein et en lien avec la figure de Paul Robeson (acteur, chanteur et militant de la cause noire aux USA) dans le monde avant et après la Deuxième guerre mondiale.

Croisant archives photographiques et textuelles avec des états des lieux aujourd'hui au fort de Joux dans le Jura – tombeau de Toussaint-Louverture – une nouvelle cartographie de l'île d'Haïti entre en résonance avec ces fragments pour retrouver le chemin vital d'un principe émancipateur accompli dans une forme esthétique.



Cristina Barroso

Les images de Cristina Barroso sont innocentes et rusées, elles sont simples et complexes, ouvertes et cryptiques. Elle a visité une terre lointaine, mais proche, une terre à laquelle nous n'avons aucun accès jusqu'à ce qu'elle nous la donne. Elle effectue de longs et extrêmement pénibles voyages jusqu'à cet endroit, revenant de ses aventures avec des images inattendues et nous les montrant. Et donc nous croyons que ce que nous voyons ici est normal. Mais ce n'est certainement pas le cas, pas plus qu'il n'est normal que nous soyons simplement admis dans ce monde intérieur. Un degré de méfiance est approprié ici. Nous pensons que c'est notre droit parfait, n'est-ce pas? C'est une galerie, après tout. Et nous sommes au courant des conventions.

Vous avez été invité et vous vous dirigez à l'intérieur. Et pourtant, quelque chose ne va pas. Il devrait en fait y avoir un point de douane lorsque vous entrez sur le territoire de l'imagination la plus intime d'une autre personne, qui dévoile la structure interne de son propre monde caché, un domaine jusqu'alors dissimulé de rêves, de paysages et de formes non encore décodés légèreté, masque une autre dimension difficile à définir, un terrain liquide, magnétique, de contours, de décalages, d'ordre tendu par un chaos tourbillonnant, des lignes de progression progressive formant leurs propres règles, des explosions et des effusions de couleurs qui tirent leur équilibre une autorité dont nous ignorons l'existence.



Sébastien Cabour & Pauline Delwaulle

Ce projet propose de transporter un paysage dans un lieu, et ceci par la lumière. Le Spitzberg et ses paysages blancs est transposé dans un autre espace blanc, l'espace d'exposition.

En arrivant sur l'île, j'ai pu me rendre compte qu'il était impossible de réduire ce paysage à un monochrome blanc. à cause de l'effet de la glace, les ombres bleussent.

Le monde polaire est bichromique.

Cet immense paysage apparaît tout en nuances de blanc et de bleu, révélant les aspérités et les reliefs. Il vient ici s'inscrire dans la galerie blanche, la transformant en paysage polaire.

On y observe la lente évolution de la nuit profonde au jour polaire et l'éclipse totale du 20 mars 2015.

Le Spitzberg était le seul endroit pour observer cette éclipse en totalité.

Le projet propose donc de recréer un lieu mais aussi un événement lumineux, la conjonction d'un équinoxe de printemps et d'une éclipse solaire. L'équinoxe étant le moment où le jour et la nuit ont la même durée.

Deux boîtes en bois projetant de la lumière constituent cette installation lumineuse. Elles éclairent deux pans de murs différents, l'une reproduit la lumière sur la neige au soleil, et l'autre, la lumière sur la neige à l'ombre, simultanément tout au long des 24h d'une journée d'équinoxe au pôle.



Marcel Dinahet

Marcel Dinahet, à l'origine, est un sculpteur et, à bien des égards, il l'est resté. Dès 1986, il immerge des objets confectionnés ou de simples galets, puis les filme et les photographie en plongée. Le geste du sculpteur, qui s'applique aux contours, c'est-à-dire aux limites des matériaux, il le convertit à présent en un mouvement du corps tournant autour d'un axe central et dote ainsi l'espace d'une dimension temporelle, celle de la durée du film. C'est désormais la caméra qui saisit et qui enregistre ce point de jonction entre l'eau et l'air, entre la terre et l'eau, entre la terre et l'air. Moins que le

paysage, c'est la nature même de son geste que Marcel Dinahet interroge. Que cela rencontre le réel et les soubresauts du monde ne fait qu'ajouter à l'ambition de cette œuvre si immédiate et si simple en apparence ; mais l'univers portuaire, dans *Les Flottaisons* par exemple, échappe constamment à la seule dénotation documentaire pour basculer dans la désignation de ce dont l'image est faite : la matière saisie dans le temps même de son inscription

L'idée de la frontière et de l'interface, qui est au cœur de la sculpture, s'élargissant à présent à la dimension géographique et politique, constitue à la fois le pivot, le sujet, le site et la matière de la plupart des vidéos récentes de l'artiste, qu'elles soient tournées au Pays Basque, en Russie, à Taiwan ou sur la côte atlantique.

Jean-Marc Huitorel

Ces lignes sont extraites d'un texte présentant les œuvres de Marcel Dinahet acquises par le Frac Bourgogne en 2003 et publié sur son site Internet à la rubrique «Collection» «L'album»



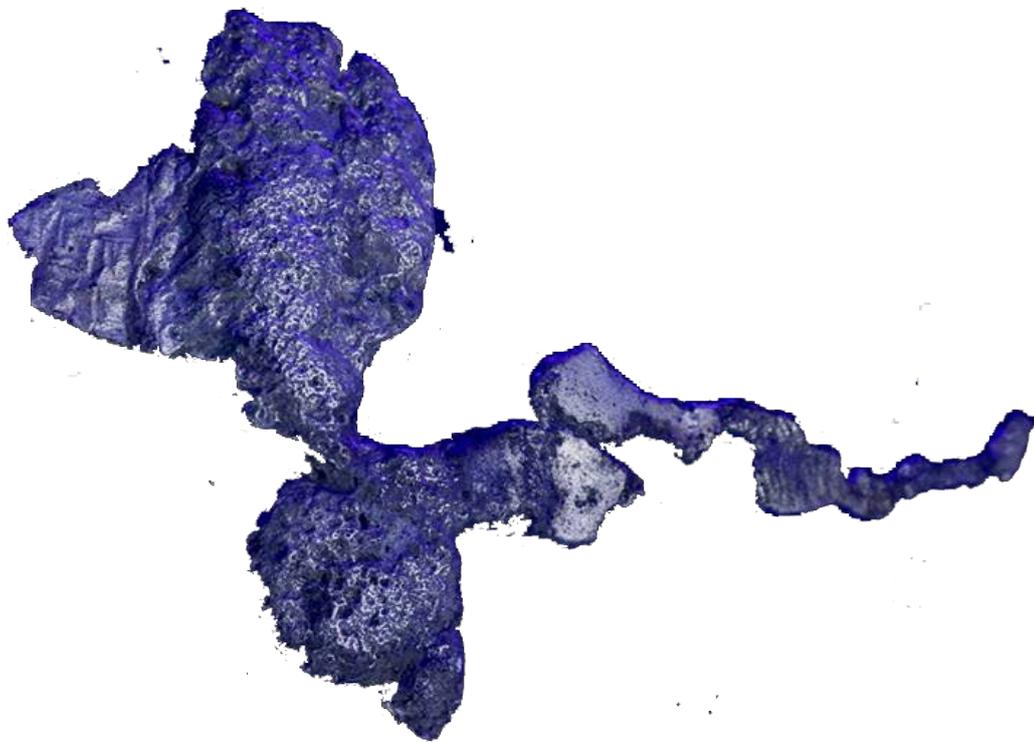
Juliette Feck

Léo Marin : Pourquoi accordes-tu une aussi grande place à l'outil cartographique dans ton travail ?

Juliette Feck : J'accorde en général une très grande place à la géolocalisation, à l'« être ici ». La série #Constellation (GPS) pointe justement cet aspect essentiel de l'appartenance et de la prise en compte du lieu, territoire et paysage dans lequel nous nous trouvons, et de son influence quant à la germination d'une pensée. C'est une manière de dire que tout est lié. Une façon de ne pas oublier le processus, mais surtout une manière de définir la création. Je dois avouer que la position des formes et des lignes disposées dans un espace donné me fascine. J'y lis des choses et les lie entre elles. Je les perçois comme des points, des assemblages qui connectent avec

l'infini. Connectées aux étoiles partiellement éternelles, les #Constellations (GPS) nous permettent d'accepter la finitude, nous renvoyant à notre position d'humain sur cette petite planète perdue au fin fond d'une galaxie elle-même perdue dans un univers... Observateur éphémère de l'étreinte de la disparition et de l'écoulement des flux. De l'impermanence. C'est un peu la définition de la photographie finalement. Dans mon travail de sculpture j'aborde également ces questions fondamentales. Chaque photographie pourrait être une sculpture en ce qui me concerne ! C'est un objet dans l'espace à un instant T. Les rapports qu'entretiennent les corps (formes) entre eux et avec l'espace m'exaltent ! Il faut avouer, pour finir, que je suis objectophile...

Extrait du Catalogue de Mapping At Last (2016)



William Gaye

Elle figure, sous la forme d'une carte aérienne, un carré d'environ 10 kms de côté des alentours de la ville de Sonora (environ 3000 hab.) située au Texas. L'exploitation intense des ressources naturelles locales, ici le gaz de schiste, a participé à transformer la physionomie du territoire. Un réseau de forages se dessine jusqu'aux frontières de l'image, poursuivant ses trajectoires au-delà du cadre. Ces traces ou cicatrices marquent ainsi l'interaction des humains avec la terre, à l'interface du visible.

C'est une image composée de captures d'écran cadrées dans googlemap assemblées pour n'en former qu'une seule. Cette composition ne constitue donc qu'un fragment recomposé de la réalité. Comme toutes les images issues de ce site, ces éléments sont intemporels et n'entretiennent avec le réel qu'une relation géographique. Dans ce monde virtualisé, la terre et ses activités de surface semblent être figées dans un arrêt sur image. Via la vision aérienne, par la lorgnette d'un appareil photo en orbite, le public joue dans un rapport omniscient avec l'image présentée. Cette carte n'est qu'une infime partie de la réalité. Comme toute carte, elle se dérobe à ses frontières et ne se limite qu'au support qui la soutient.

Sous les traces de l'exploitation, la ressource reste invisible. Incapable de montrer directement la ressource, la photographie reste muette. Elle propose néanmoins une autre dimension de lecture du phénomène qui se joue ici. Ces stigmates laissés par l'activité humaine illustrent à leur manière les méandres et arcanes des enjeux politiques liés aux activités intenses d'exploitation des ressources naturelles.



William Gaye, 30° N 100° 38' O / Sonora, 200Exploitation du gaz de schiste à Sonora (Texas, Etats Unis). 2015, installation photographique, dimensions variables

Maxime Lamarche

Maxime Lamarche est né en 1988 à Audincourt (25)

Il suit d'abord une formation de génie mécanique puis sera diplômé du DNSEP de l'ENSBA Lyon en 2012. Il installe son atelier à Saint Chamond (42) et y développe depuis un travail de sculpture et d'installation visible notamment lors de voyage à Nantes en 2012, de la biennale de design de St Étienne en 2014, de la biennale d'art contemporain de Lyon en 2015 ainsi que lors du printemps de septembre à Toulouse en 2018. Son travail est entré dans la collection permanente de la Central Académie of Fine Art de Pékin, et en 2018 il séjourne 10 jours avec l'expédition artistique MATZA au sommet du glacier d'Aletsch en Suisse.

Au sein des paysages et des architectures dans lesquels il intervient, Maxime Lamarche interroge la durée de survie de nos fantasmes et de nos illusions avec ses sculptures hybrides aux équilibres précaires. Il détourne bateaux, voitures, et autres objets symboliques pour voir émerger leur charge culturelle. Jouant sur les échelles et les potentialités évocatrices de ses oeuvres, il amorce un récit qui déroute et nous met face à la désuétude de notre monde.



Maxime Lamarche , Accident de Surface, 2015 - 2018, résine / fibre de verre polyestère, peinture auto customisée vidéo, dimensions variables

Aurélien Mauplot

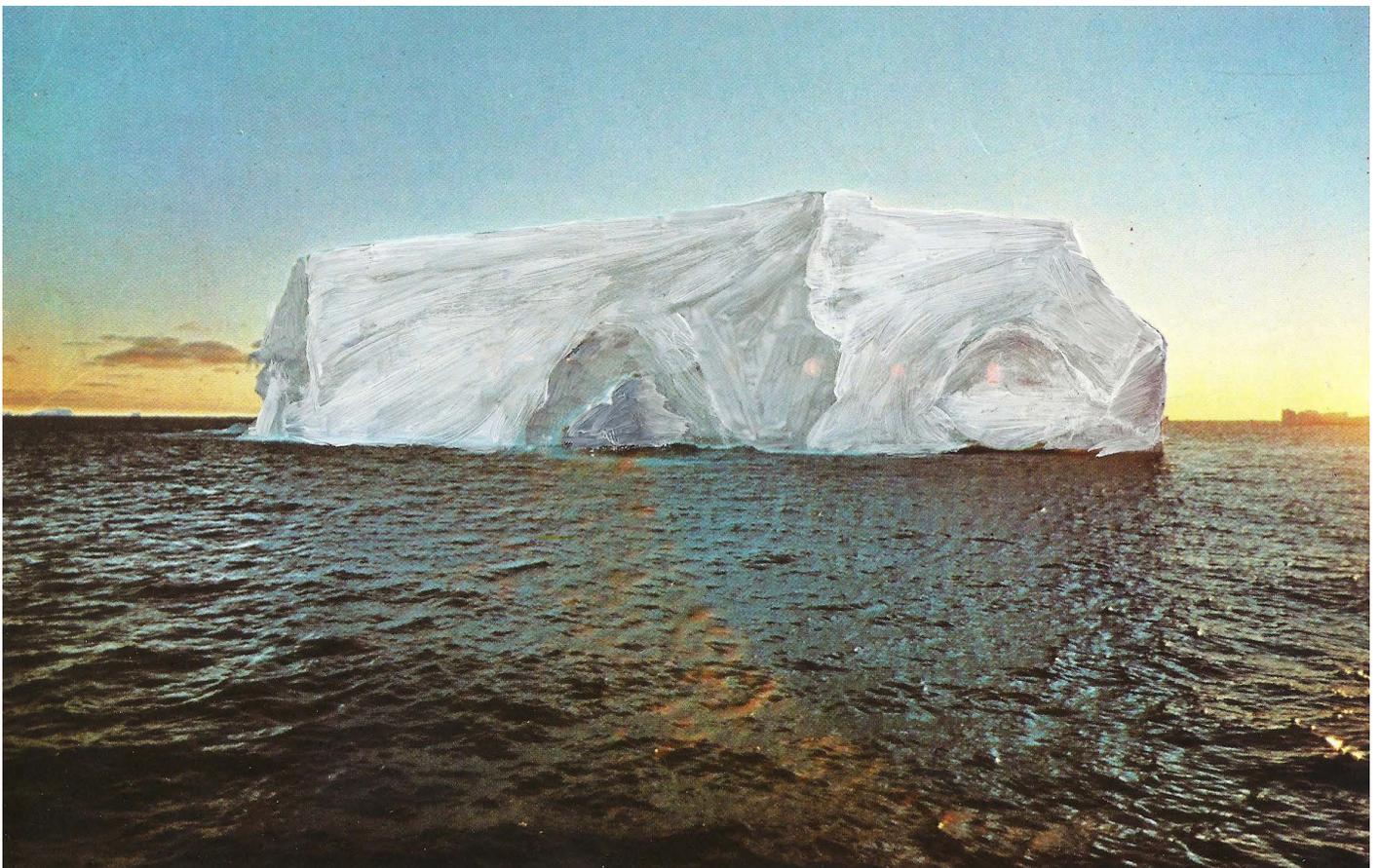
Composé actuellement de quatre chapitres : Géographie Instables 2013, Le renversement du Monde 2014, Subisland 2015 et Moana Fa'a'aro, 2016/2017.

À partir de données géographiques, scientifiques et littéraires, le Cycle d'explorations du Monde à distances aide à la construction d'une image d'un monde singulier. Il permet d'en proposer d'autres et de relativiser un espace a priori maîtrisé et pourtant recelant d'une quantité d'inconnues à imaginer.

Entre une réappropriation du territoire terrestre et la déconstruction du planisphère, Les Possessions, l'usage d'une autre solution de calcul altimétrique et l'inversion des points de vue cardinaux, Le renversement du Monde et une immersion exploratoire des abysses, Subisland, ce cycle repose sur les récits d'histoires et d'aventures.

Le quatrième chapitre, Moana Fa'a'aro, se consacre à l'exploration d'un monde passé, fantasmé et fascinant, en déplacement constant à travers l'histoire et la géographie de la Terre, de la Chine médiévale jusqu'au pôle sud, en faisant escale au milieu du Pacifique, sur une île mystérieuse et inconnue. Il soulève et interroge les questions de la transmission, de l'être, de la disparition, des paysages et de l'imaginaire collectif.

Après s'être concentré sur des récits existants, la démarche est développée selon une histoire composée au fil des projets. Des séries de sculptures, de cartographies, de photographies, de peintures, de vidéos, de compositions naturalistes témoignent du contenu narratif qui se traduit également sous une forme scénique performative.



Aurélien Mauplot , Les impatiences (série des glaces), 2016, Acrylique sur photo d'archives, dimensions variables

François Réau

Artiste pluridisciplinaire, le Travail de François Réau s'articule principalement autour du dessin et de l'installation dont les dernières œuvres ont été présentées dans le cadre de Lille3000, Mons 2015 Capitale Européenne de la Culture ou encore au Musée d'art de Toulon et de Menton. Son œuvre soulève le principe d'apparition et de disparition de la figure et ses motifs, au cœur même des matériaux. Finaliste du Prix «Talents Contemporains» de la Fondation François Schneider à Wattwiller en 2015 et 2016, il a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger (Londres, Bruxelles, Milan ou Pékin). Il a présenté une de ses installations au Palais de Tokyo à Paris en 2016 et vient de terminer une résidence de recherche et de création de 6 semaines avec l'ambassade de France en Australie où il a exposé ses derniers travaux à Melbourne en avril dernier.

«J'ai besoin de me perdre, de m'enfoncer, d'aller plus profond.» François Réau va là où il est possible d'extraire ce que la conscience, parfois, peine à nommer. La création revêt alors son plus charmant caractère autrefois définie par Bernard Réquichot qui pensait qu'en art «il y a un préconscient exact.» La question du lieu est centrale, permanente. Cette géographie ontologique, servie par un travail méticuleux, patient, au long court, où un ensemble d'éléments, parfaitement hétéroclites parviennent à cohabiter, apparaît et laisse entrevoir les parcours chaotiques et sinueux qu'il faut entreprendre pour y accéder.

Charlotte Waligora, Sept 2016



François Réau, Mesurer le temps - I, 2017-2018, mine de plomb et graphite sur papier, 250 x 350 cm
Courtesy H Gallery Paris

Esteban Richard

«Si dans un premier temps l'importance était pour moi de travailler à partir de plastiques échoués, mon premier objectif était de pouvoir créer une collaboration avec différents acteurs du secteur maritime et environnemental. Ainsi, Surfrider Foundation, le laboratoire Bebest de l'IUEM de Brest et la structure Fovearte, sensibles à ma démarche ont accepté d'accompagner ce projet. En établissant un parcours sur le littoral breton et en ciblant différents lieux, plusieurs collectes de déchets ont pu être organisées, permettant ainsi de cartographier les débris et donc d'inscrire ce travail dans une réalité locale.»

À travers cette notion d'accumulation et par cette volonté de représenter géographiquement et quantitativement les déchets, l'image du graphique, de l'histogramme ou encore du boulier, se sont naturellement imposées à moi. J'ai donc réalisé trois totems correspondant à chacun des trois tas de plastiques préalablement regroupés. Une fois triés et lavés, les déchets ont été broyés pour être ensuite refondus dans le but d'être totalement retransformés et reformés dans de nouveaux objets. La bouée ou la balise m'a particulièrement intéressé. Je voulais rester dans un langage maritime et dans une forme évoquant à la fois un code signalétique, informatif ou préventif.

Au final, chacun de ces trois totems se différencie à la fois par leur zone géographique, par leur couleur et par le nombre de bouées accumulées. De plus, le nombre de balises superposées les unes sur les autres indique visuellement la quantité de plastiques récoltée sur les côtes. Une pastille directement attachée au mât indique pour chaque totem, les lieux de collectes, le nombre de kilos ramassé et le temps passé pour chacune d'entre elle.»

Estéban Richard



SUZANNE

Nous sommes tous SUZANNE.

Suzanne est femme, Suzanne est homme. Suzanne aime les espaces, Suzanne aime se nourrir d'art, Suzanne aime dessiner des histoires, Suzanne aime la recherche, Suzanne aime la scène, la comédie, Suzanne aime cracher du feu. Quand Suzanne se réunit, Suzanne trouve la danse.

SUZANNE est née en octobre 2017, sur les cendres des paillettes laissées par « 1001 danses », le projet créé par Olivier Dubois (Ballet du Nord) pour la Nuit Blanche à Paris. Si ses membres, amenés à danser ensemble lors des répétitions et de la performance elle-même, se sont pour certains rencontrés à cette occasion tandis que d'autres avaient déjà noués des amitiés solides, il semble qu'un lien invisible ait rassemblé, par le jeu d'une heureuse coïncidence, ces vieilles âmes qui se connaissaient sans doute depuis toujours. SUZANNE a donc ressenti le besoin et l'envie urgente et irrésistible de créer, ensemble, et de prolonger l'expérience. De mettre en commun les différentes énergies créatrices qui la constitue et de voir naître quelque chose qui lui ressemble, et reflète la somme des vies qu'elle incarne.

SUZANNE s'intéresse aux corps, à leur expression brute, mais aussi aux gestes plus travaillés et précis. Elle s'inspire des petits gestes qui nous accompagnent tous les jours. Elle aime les révéler, les conjuguer, les sublimer et les amener vers la danse, chaque mouvement est pour elle un prétexte de création. Fortement influencée et engagée dans une actualité complexe et riche, SUZANNE est la figure fictive nécessaire pour représenter une communion d'idées, d'identités et de statuts pour envisager une écriture chorégraphique sobre et composée. Il lui est aussi tout à fait important d'opposer cette rigueur à l'improvisation des danseurs, à leurs limites physiques et psychologiques révélant ainsi leurs singularités, de l'élégance de la fatigue à la plus imperceptible beauté.

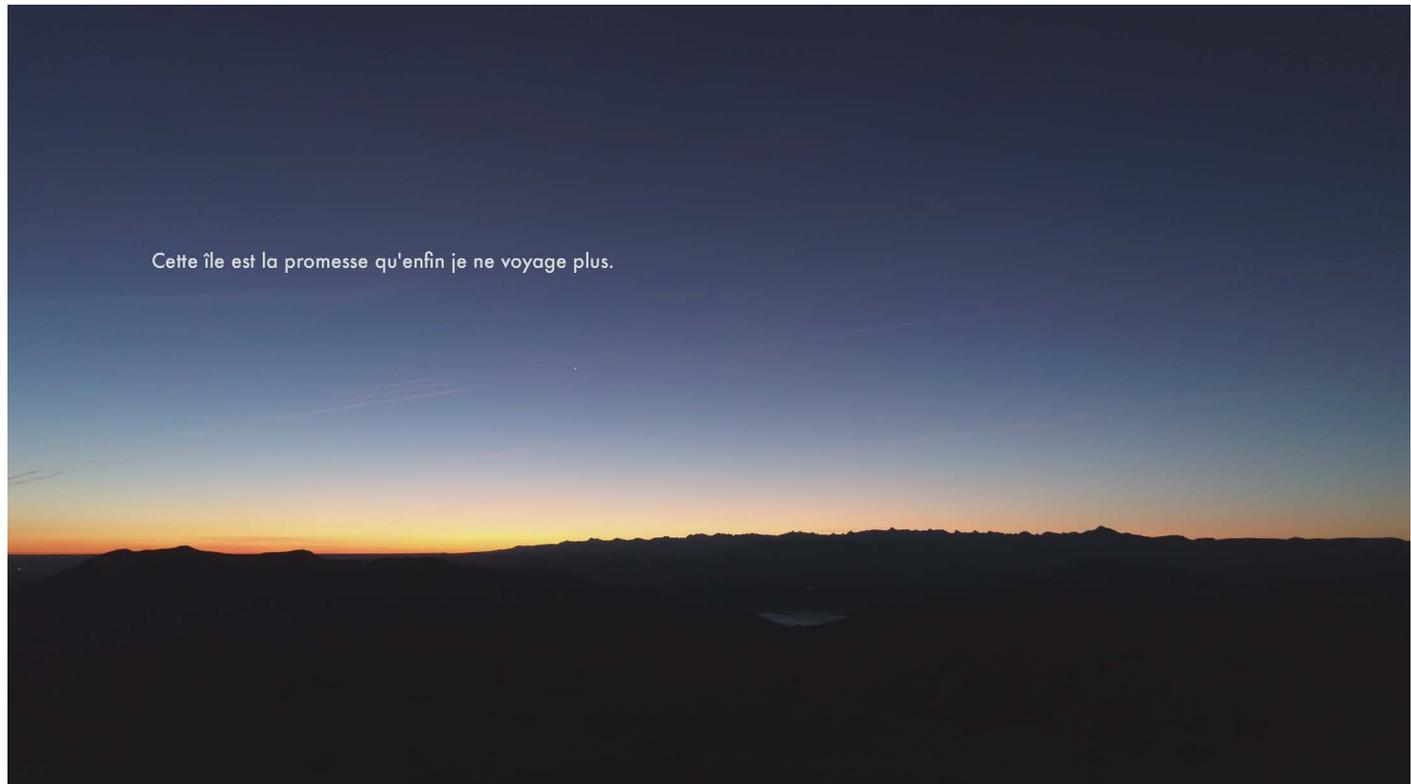


Capucine Vever

Découvrir le travail de Capucine Vever, c'est entrer dans une librairie spécialisée dans le voyage, c'est se retrouver sur les chemins peu parcourus, qui mènent à des lieux où l'on n'aurait jamais pensé se retrouver un jour. Chacune de ses œuvres est un guide qui vous emmène et vous accompagne tout au long du chemin, une balade vers l'horizon mais aussi un voyage de la pensée dans l'espace et le temps, parfois même les deux à la fois...

Enter dans une de ses expositions, c'est découvrir des territoires incertains qui nous laissent face à l'errance des objets et de la pensée. Car c'est bien loin de l'égaré que prend forme son travail : c'est dans la traversée des lieux qu'il se forge, comme autant de points géométriques à la surface d'une étendue choisie. Balisée de sigles savamment pensés, pour que l'on puisse nous aussi aller jusqu'au bout du sentier.

Comme tout bon guide de voyage, qui commence par résumer le contexte foisonnant de faits historiques du lieu que l'on voudrait visiter ou par l'anecdote locale qui fait le terreau culturel et social de l'endroit où nous nous trouvons, la plupart des travaux de Capucine Vever commencent avec une histoire, une légende, un mythe propre aux zones explorées. C'est ce sol fertile qui fait de cet espace à rencontrer une terre pleine de richesses ancestrales. La question du récit est primordiale dans ses recherches et c'est de celui-ci que naît le point de départ de l'œuvre. Ce potentiel narratif et les recherches qui l'accompagnent nous offrent à voir, à vivre et à découvrir des créations chorales qui nous emportent.



Cette île est la promesse qu'enfin je ne voyage plus.

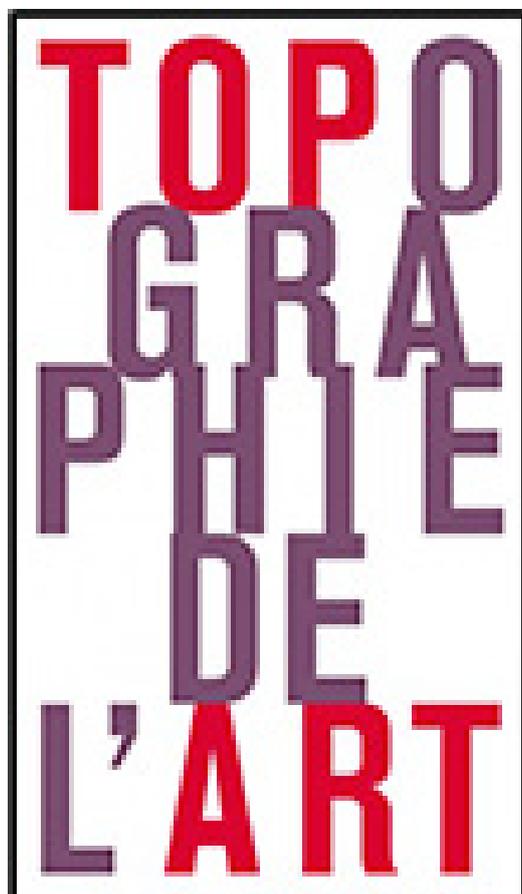
MAPPING AT LAST — THE PLAUSIBLE ISLAND

CLAIRE ANGELINI, CRISTINA BARROSO, BENOÎT BILLOTTE,
CHARLIE CHINE, SÉBASTIEN CABOUR & PAULINE DELWAULLE, MAR-
CEL DINAHET, JULIETTE FECK, WILLIAM GAYE, MAXIME LAMARCHE,
AURÉLIEN MAUPLLOT, FRANÇOIS RÉAU, ESTEBAN RICHARD,
SUZANNE, CAPUCINE VEVER
COMMISARIAT : LÉO MARIN

Du 15 février au 6 avril 2019

Vernissage le 15 février 2019 à partir de 18 h

Lancement du catalogue et performance de SUZANNE
le 15 mars 2019



Topographie de l'art - 15 rue de Thorigny 75003 Paris

Du mardi au samedi

14h - 19h / ENTRÉE LIBRE

topographiedelart.fr

Contacts :

leoalbanmarinlettry@gmail.com / 06 16 03 79 59

topographiedelart@orange.fr / 01 40 29 44 28